

La légende raconte que pour arrêter les guerres qui déchiraient les cités grecques antiques, le roi d'Élide, Iphitos, consulta un oracle. Celui-ci lui conseilla d'organiser des jeux à la gloire de Zeus. Les citoyens de toutes les cités grecques pourraient y participer. Iphitos choisit le site d'Olympie et les premiers jeux eurent lieu en 884 avant Jésus-Christ. D'abord limité à la course du stade (192,27m), le nombre d'épreuves augmente peu à peu. De nouvelles disciplines apparaissent. A Olympie, on édifie un stade et des bâtiments pour l'entraînement physique des athlètes. A l'entrée du stade, on érige une statue d'or et d'ivoire représentant Zeus.

La Grèce devient une province de l'empire romain en 146 avant Jésus-Christ. Les romains n'ont pas le même idéal sportif que les grecs. Ils préfèrent les jeux du cirque. L'empereur Théodose 1er interdira les jeux en 392 après Jésus-Christ.

Le baron Pierre de Coubertin est un grand admirateur de la Grèce antique. Dirigeant sportif influent, il mène, dès 1888, une campagne de presse pour que les Jeux olympiques renaissent. Le 16 juin 1894, à la Sorbonne, il organise un congrès international qui regroupe des personnalités de quinze nations. Le congrès à l'unanimité vote la renaissance des Jeux olympiques. Les premiers auront lieu à Athènes en 1896.

En 1913, Coubertin crée le drapeau olympique, qui sera adopté aux jeux d'Anvers en 1920. Les cinq anneaux de couleurs différentes représentent les cinq continents.

Coubertin souhaite que les jeux se déplacent de pays en pays. Ils suivent tout d'abord les expositions universelles (Paris, Londres, Saint-Louis), mais, étalés sur plusieurs mois, ils ont peu de succès. En 1912, à Stockholm, ils obtiennent enfin un retentissement mondial. Ils réunissent 2 54 concurrents de 28 nations. À ce jour, tous les continents, sauf l'Afrique, ont accueilli les Jeux.

À Olympie, une flamme brûlait pendant toute la durée des jeux. Elle marquait la trêve olympique qui suspendait les combats entre les cités grecques. Le comité olympique recrée la cérémonie de la flamme à partir de 1928. On allume la flamme à Olympie, puis des hommes et des femmes se relaient pour la porter jusqu'au stade olympique. Ces relais symbolisent l'union des peuples du monde.

Le premier vainqueur moderne du Marathon en 1896 était grecque. Voici son histoire.

Athènes 1896

La porte et les fenêtres du bureau du colonel Papadiamantopoulos sont fermées et pourtant toute la caserne entend sa grosse voix tonitruer.

- Nom d'un chien, quel étourdi je fais !

On dirait le ronflement furieux d'une machine à vapeur.

- Zut, oublier ses lunettes, le jour de la revue des troupes. Comment reconnaître les différents régiments ? Et mon allocution qui a lieu dans deux heures. Comment je vais le lire, moi, ce discours ? Je ne le connais pas par coeur .

- Euh, mon colonel, tout va bien ?

Papadiamantopoulos plisse les yeux. L'image un peu floue d'une tête vient d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte. Pour ce qu'il en distingue, c'est une figure jeune, arborant de magnifiques moustaches, et coiffée d'un calot.

- Non, soldat! grogne le colonel. Soldat... ?

- Soldat Spiridon Louys, à vos ordres mon colonel !

- Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre vos protestations. Je suis volontaire pour aller chercher vos lunettes, mon colonel !

-Allons, soldat, j'habite à Maroussi, à onze kilomètres de la caserne. Un aller-retour de vingt-deux kilomètres, en moins de deux heures ? Impossible !

- Dans le civil, je suis porteur d'eau, mon colonel. Je suis endurant; je reviendrai à temps.

- Hum, hum, fait le colonel en se grattant le menton. ..

L'officier ne met pas longtemps à peser le pour et le contre..

- De toute façon, je n'ai rien à perdre à t'y envoyer, conclut-il en griffonnant son adresse sur un bout de papier. Tiens !

-Merci, mon colonel !

Aussitôt, le soldat Spiridon Louys tourne les talons. Le colonel Papadiamantopoulos n'arrête pas de demander l'heure à son secrétaire. Le défilé des troupes débute dans moins de dix minutes, et toujours pas de Spiridon en vue.

- C'est foutu ! J'improviserai mon discours.

Il est grand temps d'y aller. Le colonel endosse sa vareuse qu'il boutonne soigneusement. Il va mettre son képi quand la porte s'ouvre à toute volée. Le soldat Spiridon se plante devant lui, dans un garde-à-vous impeccable. Le jeune homme, le visage en feu, essoufflé, inondé de sueur, maculé de poussière, tient entre ses mains le précieux étui à lunettes, comme s'il s'agissait d'une sainte relique.

- Ça alors! laisse échapper le colonel qui n'en revient pas. Il chausse ses béquilles pour mieux observer son sauveur : un grand gaillard énergique, la mâchoire carrée, volontaire. En l'espace d'un instant, il se l'imagine en guerrier de l'Antiquité : casqué,

cuirassé, la lance et le bouclier en mains. Pas de doute, il tient là un champion. Un nouveau Philippidès (1)

Le colonel Papadiamantopoulos s'arrache difficilement à sa vision. Brusquement, il prend Spiridon, par les épaules. Celui-ci est tout étonné de cette marque de familiarité inhabituelle chez son supérieur.

- Ecoute-moi attentivement, soldat. L'état du colonel trahit une grande excitation. Il a les yeux qui pétillent et la parole facile comme s'il venait de boire trop de vin. : Notre beau pays va organiser les premiers Jeux olympiques de l'ère moderne. Tu te rends compte ? demande-t-il. Les premiers depuis leur interdiction par l'empereur Théodose 1er, en 394 après Jésus-Christ. Il y a mille cinq cent deux ans de cela ! Et, en l'honneur de l'illustre Philippidès, il y aura une course de quarante kilomètres entre le village de Marathon et Athènes. Une course d'endurance à laquelle on a donné le nom de *marathon*(2). Je veux que tu y participe ; tu as toute tes chances !

En bon soldat, Spiridon n'a pas pour habitude de discuter les ordres d'un chef. Il se présente donc aux épreuves qualificatives. Il s'agit de sélectionner les meilleurs athlètes du pays. La concurrence est rude, trop rude.

En fait, rien ne se passe comme le colonel l'a prévu. L'apprenti marathonnier ne tient pas la distance. Qu'importe ! Papadiamantopoulos y croit. Il ne désarme pas malgré l'élimination de son poulain. Oh ça ! quand il a une idée derrière la tête, le colonel. ..Sans compter qu'il a le bras long; on dit qu'il connaît des gens haut placés. Le colonel fait tant de pieds, tant de mains que Spiridon est retenu dans l'équipe nationale, contre toute logique sportive.

Les Jeux débutent le 6 avril 1896. Les équipes étrangères s'avèrent excellentes, surtout les Américains. Ils récoltent les médailles comme d'autres le blé.

Le 10 avril, le grand jour. Le village de Marathon est en émoi. La foule se presse pour voir les vingt-cinq coureurs sur la ligne de départ. On peut lire dans leurs yeux une vague inquiétude. Tous s'interrogent sur la tactique à adopter dans cette grande première; chacun se demande s'il ne finira pas comme Philippidès. Ils trépignent, en attendant les ordres du starter qui n'est autre que ce bon colonel Papadiamantopoulos.

Celui-ci s'approche de son protégé pour échanger quelques mots rapides :

- La Grèce compte sur toi, Spiridon, dit-il solennellement en lui donnant une tape amicale dans le dos.

- J'suis fin prêt, mon colonel. J'ai pas fermé l'oeil de la nuit; j'ai prié les saintes icônes et même jeûné pour faire bonne mesure.

- Jeûné ? ! » Le visage du colonel devient livide: Spiridon a compromis sérieusement ses chances de gagner. Comment, en effet, courir quarante kilomètres sans rien dans le ventre ?

- Ce n'est pas possible d'être aussi bête ! grommelle le colonel pour lui-même. Après la course, je le ferai mettre aux arrêts.

Abattu, Papadiamantopoulos regagne sa place, lève le pistolet et appuie sur la détente.

Bang ! Le pistolet libère les coureurs pour un départ canon. On se bouscule un peu. D'entrée, le train est infernal. Le Français Albin Lermusiaux, troisième au 1 500 m, s'impose un rythme soutenu afin de mener la course. Prenant un maximum de risques, il se détache rapidement du lot.

Kilomètre après kilomètre, le peloton, cerné d'accompagnateurs à cheval garants de la régularité de l'épreuve, s'étire puis se désagrège. En tête, Lermusiaux allonge sa foulée.

Au dixième kilomètre, seuls trois coureurs s'accrochent tant bien que mal dans son sillage : l'Australien Edwin Flack, l'Américain Arthur Blake et le Hongrois Gyula Kellner .

Les autres, parmi lesquels Spiridon, sont déjà bien distancés. Le Grec ne voit plus que les nuages de poussière laissés au loin par ses concurrents.

-Partis trop vite, murmure-t-il dans un souffle. Tiendront pas la distance... Le soleil d'Attique est rude.

En effet, il cogne sur les têtes, comme un battoir sur le linge. Les maillots de laine sont vite imprégnés de sueur. L'air chaud dessèche les gorges. L'effort creuse les visages; la fatigue commence à se faire sentir. Les jambes se font lourdes et chaque nouvelle foulée demande plus d'énergie que la précédente. On s'arrête pour boire.

À mi-course, Lermusiaux caracole toujours en tête tandis que Spiridon poursuit à son rythme, loin, très loin derrière. Le Français compte deux bons kilomètres d'avance sur ses poursuivants directs: l'Australien, l'Américain et le Hongrois. Sentant la victoire à sa portée, il relâche son effort, prend même le temps de s'arrêter pour se faire acclamer par des villageois de Karvati. Ceux-ci le couronnent d'une tresse de fleurs.

Derrière, l'Américain craque physiquement et abandonne, le Hongrois est distancé. Seul Flack, l'Australien, semble en mesure de disputer l'arrivée au Français. C'est alors que Spiridon entame une invraisemblable remontée dans le classement.

Lermusiaux, lui, a redémarré de plus belle mais une méchante pente lui coupe les jambes. Il s'arrête à nouveau. Cette fois-ci pour se faire masser . Il se frotte vigoureusement le visage, comme s'il voulait se réveiller. Lorsqu'il reprend la course, Flack est plus que jamais sur ses talons. Au trente-deuxième kilomètre, l'Australien le dépasse, prenant du même coup le commandement de la course. Épuisé, Lermusiaux jette l'éponge.

Moins de huit kilomètres séparent Flack de l'arrivée; le marathon semble joué. Mais Spiridon, qui a poursuivi son effort, est arrivé à sa hauteur. Côte à côte, coude à coude, ils avalent les montées et dévalent les descentes jusqu'au trente-septième kilomètre. Le Grec, qui a su ménager ses forces, place alors une attaque foudroyante et laisse Flack derrière lui. Il se retourne juste le temps d'apercevoir l'Australien tituber puis tourner de l'oeil. Un coup de canon tonne dans le ciel bleu d'Athènes; le terme de la course est proche. Spiridon se sent pousser des ailes aux pieds. Il entre enfin dans un stade en délire. Comme par enchantement, tout signe de fatigue a disparu de son visage. Les spectateurs accueillent sous les vivats leur nouveau Philippiès. À peine a-t-il franchi la ligne d'arrivée que des bras se saisissent de lui et

le hissent sur des épaules. Spiridon regarde ceux qui l'arrachent ainsi à la piste, ce sont les fils du roi de Grèce. Spiridon Louys triomphe dans le premier marathon de l'histoire des Jeux en 2 h 58' et 50".

Quand, un peu plus tard, le roi Georges 1er lui demande de formuler un voeu, Spiridon réclame la libération de son frère, emprisonné à la suite d'une rixe au couteau, ainsi qu'un cheval et une carriole pour transporter son eau.

(1) Philippidès est ce soldat qui, en 490 av. J.-C., courut de Marathon à Athènes afin d'annoncer aux habitants de cette cité la victoire des Grecs contre les Perses. Il mourut d'épuisement juste après avoir rempli sa mission. Il avait parcouru une quarantaine de kilomètres d'une seule traite.

(2) L'idée de cette course revient à l'helléniste (personne qui étudie le grec ancien) français, Michel Bréal. Le marathon fut couru en ligne droite sur 40 kilomètres. Ce n'est qu'à partir des J.O. de Stockholm, en 1912, qu'il prendra sa forme actuelle: 42,195 kilomètres .

Encore une légende des jeux olympiques.

1936 : Berlin. Face à face entre Jesse Owens et Adolf Hitler...

C'est en 1936, dans les premières années de son pouvoir, qu'Hitler connut sa première grande défaite. Elle figure au palmarès des Jeux Olympiques, Et encore, y figure-t-elle sous un faux nom, celui de Jesse Owens, Le célèbre noir des jeux de Berlin s'appelait en réalité James Cleveland. Né à Danville le 12 septembre 1913, il était le 10e enfant d'une famille qui devait en compter 11. Ses parents, pauvres métayers de l'Alabama, n'auront jamais le moindre sou d'économie, Ils employaient leurs maigres revenus à l'éducation de leurs enfants et Jesse Owens dut aux sacrifices de son père de fréquenter l'Ecole Supérieure de Cleveland.

A 14 ans, il sautait 1,85 m en hauteur et l'entraîneur de l'Université s'intéressa au jeune homme de Danville à la suite de cet exploit. En 1933 il réussit 10 s 5/10 au 100 m et 7,65 m en longueur.

En 1935, le 25 mai très exactement, ses performances sont tellement étonnantes qu'elles l'autorisent à s'appeler comme il lui plait. Lorsque l'on devient célèbre au point d'égaliser le record du monde des 100 yards en 9 s 4/10 et quelques instants plus tard de franchir 8,13 m au saut en longueur nouveau record du monde, il est permis de choisir son titre de gloire.

Tel est l'homme qui se présenta avec la délégation américaine aux XIe Jeux Olympiques de Berlin. La capitale allemande a fait un effort considérable. Dans l'esprit du chancelier, il faut surpasser l'organisation de 1932 des jeux de Los Angeles. Depuis 1933 que s'est installé le régime national-socialiste les Jeux fournissent à l'Allemagne l'occasion de montrer au monde ce dont elle est capable. Toute la population est mobilisée et se déchaîne dans cette ville remise à neuf où les oriflammes à croix gammée voisinent avec les anneaux olympiques. Les châteaux et les monuments ont été lustrés par des centaines d'ouvriers volontaires, les magasins ont été abandonnés aux meilleurs étalagistes, les théâtres ont mis à l'affiche les plus beaux répertoires, on a réquisitionné 5 000 voitures particulières pour suppléer les taxis trop peu nombreux. On a formé 3000 interprètes.

Le 1er août à 10 heures, Adolf Hitler pénètre à l'intérieur du stade olympique aux 100 000 places. Les brigades de la jeunesse hitlérienne précèdent le défilé des 53 nations. Les observateurs voient leur inquiétude se dissiper en apprenant qu'une juive, l'escrimeuse Hélène Mayer, a été sélectionnée mais la délégation américaine, à forte majorité composée de Noirs, est saluée avec beaucoup de tiédeur.

Quand paraît Jesse Owens à Berlin, il offre aux 100 000 spectateurs l'image d'un corps parfait. Il marche en effet lentement, très calmement, avec beaucoup d'assurance.

D'entrée, il réalise un exploit. Dans les séries qualificatives du 100 m, il s'impose dès le départ avec une stupéfiante aisance et termine premier de sa série en 10 s 3/10. C'est le record olympique. Dans la tribune, le prince de Piémont, le maharajah de Baroda, le roi de Grèce et Charles Lindberg saluent d'un sourire émerveillé la performance du Noir américain. Seul, Hitler feint de ne pas attacher une grande importance à ce premier résultat. Au départ de la finale du 100 m, les 5 hommes les plus rapides du monde piétinent dans leurs starting-block. On remarque notamment, cherchant à bien caler ses talons, le fameux Hollandais Osendarp et, dans un couloir voisin le non moins fameux Metcalfe, un Noir d'une extraordinaire puissance. Un couloir est encore vide, c'est celui de Jesse Owens. Il s'est endormi quelque part dans le stade et il faut le réveiller pour qu'il se présente au départ de la finale. Cette force qu'il emmagasine dans un sommeil réparateur, ce pouvoir de décontraction sont autant d'énergie prête à exploser. L'Allemagne du III^{ème} Reich met toutes ses espérances en Borchmeyer, un sprinter aux épaules d'haltérophile.

Ils sont tous là. Le coup de pistolet éclate et résonne à l'intérieur de ce géant de ciment qu'est le stade olympique. L'écho du pistolet se dissipe à peine que Jesse Owens a déjà progressé de 20 m. A mi-course, il semble ralentir mais c'est pour repartir plus vite encore. Jesse Owens gagne la finale du 100 m. Cela le plus facilement du monde comme un homme qui se serait levé, entre deux siestes, pour se dégourdir les jambes. Hitler quitte la tribune sous le regard embarrassé des hauts dignitaires allemands, pour ne pas avoir à serrer la main d'un vainqueur noir.

Le lendemain Jesse Owens reparaît dans l'arène. Il est vivement applaudi par la foule au moment où il s'apprête à disputer le saut en longueur. La lutte s'engage très serrée entre l'allemand Lutz Long et Owens. Ce dernier, en 4 essais, n'a pu faire mieux que 7,83 m. De son côté, Lutz Long, doué d'une belle détente, se montre beaucoup plus régulier. A chaque essai, le bel allemand blond retombe au delà de 7,60 m. Au 5^{ème} essai, Long franchit 7,87 m. La foule, dans un même élan, se dresse d'un seul bond pour voir Long saluer le Führer. C'est un tonnerre d'applaudissements. L'Allemand a battu le record d'Europe et pris 4 cm à Owens qui, pendant ces délirantes manifestations d'enthousiasme, n'a pas bougé. Il paraît indifférent à ce tumulte.

Dans Berlin on annonce déjà la victoire de l'Allemand. Mais Jesse Owens se présente au bout du couloir en dernier essai. Jamais il n'aura mieux mérité que ce jour-là son surnom d'antilope d'ébène. Le voici prêt à s'élancer. Pendant une minute il se concentre et semble se ramasser sur lui-même on dirait un fauve à l'affût. Sa première foulée attaque le sol, très loin en avant. Sa vitesse augmente, c'est un bolide qui arrive sur la planche d'appel du sautoir. Alors, sa silhouette se détache sur le ciel puis rebondit dans la fosse de réception comme une balle de caoutchouc. On mesure 8,06m, le record olympique est battu. Ce 4 août 1936 marque la 1^{ère} victoire américaine sur l'Allemagne.